

plus facilement l'ivresse que le bonheur.

Aussitôt éveillé, Lully fit prévenir au théâtre qu'il y aurait grande solennité le soir même. Directeur et propriétaire à la fois de l'Académie royale de musique, il n'avait qu'à donner ses ordres pour qu'ils fussent exécutés.

Où à l'heure de la représentation, Lully et son ami partirent, bras dessus, bras dessous, comme de bons bourgeois se rendant au spectacle à leurs frais. Ils trouvèrent la salle splendidement éclairée et vide de spectateurs, l'entrée ayant été refusée au public par ordre exprès du musicien. Ils prirent leur place au milieu du parterre, où deux sièges avaient été préparés pour les recevoir, et les trois coups ayant été frappés la toile se leva et le spectacle commença.

Il fallait voir avec quel entrain jouaient les acteurs. Il fallait entendre les exclamations de Petit-Pierre. « Bien ! Baptiste ! s'écriait-il en battant des mains tu es un grand homme. Lully ! Mais que c'est beau ! que c'est magnifique ! »

— Tu trouves, Petit Pierre ? demandait Lully.

— La musique italienne n'est rien en comparaison de la tienne, c'est moi qui te le dis, Baptiste.

Et le bonhomme applaudissait, criait. Bravo ! trépignait, riait aux éclats et pleurait, tant il était fier du talent de son Baptiste.

Bref ce fut une fête de famille, et les acteurs jouèrent avec une veuve admirable. Lully plus heureux cent fois de l'approbation de Petit-Pierre qu'il ne l'aurait été de celle de Louis XIV, s'écriait « Hein ! c'est une œuvre au moins que mon *Armide*, et je savais bien, moi, que tu la trouverais belle. Allons, Petit-Pierre, applaudis ! Tiens, j'oublie que je suis l'auteur, et j'applaudis avec toi, puce que je trouve cette musique admirable.

Rentré chez Lully, après la pièce, Petit-Pierre voulut à son tour donner à son ami une idée de son talent culinaire. Il prépara un souper à l'italienne, auquel Lully fit le plus grand honneur. Rien n'y manquait, ni les macaroni, ni les ravioli, ni la polenta.

— En se mettant à table, le pauvre Pierre, poussa un cri de surprise. Au beau milieu sur un plateau d'argent, était couché un violon, et ce violon il l'avait reconnu, c'était celui qu'il avait donné à Lully à l'hôtel Montpensier, il y avait quarante ans.

Au dessert, Lully prit l'instrument et joua un air que Petit-Pierre reconnut facilement.

— Comment, Lully as-tu conservé la mémoire de tout cela ? s'écria Petit-Pierre. Mais sais-tu que je crois te voir encore avec ta veste blanche, ta figure inspirée ? . . . Je suis sûr que Bonneface va paraître, que sa grosse voix va se faire entendre . . . Mais, tiens, j'entends du bruit . . . Est-ce que je rêve Lully ? Ecoute, écoute donc. Ah ! bien oui, te voilà parti, impossible de t'arrêter, et M. de Nogent lui-même reviendrait, que . . .

On frappa un coup sec à la porte, qui s'ouvrit, et un personnage entra d'un air composé.

Petit-Pierre se laissa choir sur sa chaise, pensant que par quelque sortilège M. de Nogent se représentait devant lui. En effet dans l'obscurité on pouvait s'y méprendre, car le nouveau venu, avec son grand air, sa perruque, ses chamarrures et sa longue canne, ressemblait étonnamment à l'ancien protecteur de Lully.

— Lully, je viens à vous de la part du roi — dit le personnage en question.

— Monseigneur . . . dit Lully en s'inclinant devant le prince de Conti, qu'il venait de reconnaître . . . Je suis aux ordres de sa majesté. Le roi m'avait accordé sa faveur, il me l'a retirée, je suis son fidèle sujet, et je dois obéir.

— M. de Lully, dit le prince de Conti, vous êtes roi aussi, moi par le talent ; et Louis XIV m'envoie en ambassade auprès de vous afin de faire la paix.

— Je le répète, je suis prêt à obéir, monseigneur. Que demande Sa Majesté ?

— Que vous fassiez représenter votre *Armide* demain devant la cour. Le roi a eu connaissance de la représentation de ce soir, et Sa Majesté pense que puisque M. de Lully a si fort goûté et si fort applaudi *Armide*, il faut bien qu'*Armide* soit un chef-d'œuvre. Entendez-vous, cher Lully, vous devez vous connaître mieux que personne en musique.

Lully s'inclina.

Le prince de Conti continua, — Le roi vous recevra demain à son lever, — M. de Lully, votre main. Il serra la main de l'artiste et se retira.

— Voilà encore qu'on m'enlève mon Baptiste ! s'écria Petit-Pierre quand ils furent seuls. Ils accapait tout ces grands seigneurs. Il faut avouer que je n'ai pas de chance.

— Ne crains rien, mon ami, répondit Lully d'un air profondément ému, je sais par expérience que rien ne vaut un ami vrai, ni les princes, ni les rois, ni la gloire, ni la fortune, et je te garde si tu le veux bien.

XIII

Le lendemain de cette scène, *Armide* fut représentée devant le roi et devant toute la cour, qui avait envahi la salle. Lully, obtint, ce soir-là, un succès sans exemple au théâtre, et ses amis l'en félicitèrent à l'envie. Mais Lully convaincu de la fragilité des hommes dit à Petit-Pierre en lui prenant le bras pour rentrer au logis : « Tous leurs applaudissements, Pierre, ne valent pas ton approbation, et je donnerais mille soirées comme celle-ci pour celle que tu m'as fait passer hier. Notre nature d'artiste est étrange, vois-tu, l'encens du vulgaire nous fatigue plus qu'il ne nous touche, et il faut davantage à notre âme inquiète et tourmentée. »

Il se tut un instant, et devenant tout à coup triste et mélancolique, lui si gai d'ordinaire, il ajouta :

— Cette pauvre âme, qui loge souvent trop haut dans le pays charmant de la fantaisie, a besoin de retrouver sur la terre, quand elle y retombe, une âme sœur qui amortisse sa chute et panses ses blessures. Le crois-tu le génie le plus noble, le plus élevé ne tarde pas à s'amoindrir et à s'éteindre s'il n'a ce bienveillant et sympathique appui dont je te parle ? L'artiste quand il crée des mondes, qu'il les remue et secoue leurs passions et leurs crimes, aime, après un tel labeur à reposer ses yeux encore pleins d'espérance sur un être enthousiaste, qui a foi en son audace et s'implégu de ses goûts et de ses idées au point de sentir comme il sent, de vivre de sa vie, partageant ses doutes et ses espoirs, ses aspirations et ses défaillances.

— Quelle abnégation sainte ! dit Petit-Pierre.

— D'autres nommeraient cela une exigence aveugle.

— L'affection élevée à de certaines proportions ne sait plus ce que signifie, le mot exigence.

— Est-ce de l'égoïsme, alors ? Non, car l'œuvre conçue au contact de cette amitié sublime projettera ses bienfaisants rayons sur des milliers de désespérés qu'ils raviveront de leur douce chaleur.

— Oh ! je comprends ce qu'il te faudrait.

— Une perle rare ni plus ni moins, répondit le musicien, une perle rare qu'à chaque instant on aperçoit et qui vous échappe au moment où l'on croit la saisir, en vous laissant le cœur tout mutilé, ce qui n'empêche nullement les oisifs, les indifférents les beaux diseurs de vous tenir fort privilégié, leur aveuglement ne leur permettant de voir que la surface des choses, surface que nous nous efforçons de faire belle dans notre courageuse fierté.